

## Un Avant-poste de la Civilisation

### DRAME SUR LES RIVES DU CONGO

Par JOSEPH CONRAD, adapté de l'anglais par MARGUERITE PORADOWSKA

---

Il y avait deux blancs pour gérer la factorerie : Kayerts, le chef, était gros et court. Carlier, son aide, était long et maigre avec une paire de jambes hautes et grêles comme des échasses.

Le troisième employé de la station était un noir, natif de Sierra-Leone, et qui avait de l'instruction. Il affirmait s'appeler James Price ; mais, pour une raison qui reste obscure, les indigènes du bas fleuve l'avaient surnommé Makola, et ce nom lui resta pendant toutes ses pérégrinations dans le pays.

Il parlait assez bien l'anglais et le français mais en grasseyant, connaissait la tenue des livres, avait une fort belle écriture et gardait, au plus profond de son cœur, une foi inébranlable dans le pouvoir des Mauvais Esprits.

Sa femme, une négresse de Loanda, était une personne robuste, bruyante, aux gestes exubérants. Trois enfants, tout à fait nus et dont la peau noire luisait au soleil, s'ébattaient à la porte de leur longue cabane de roseaux qui ressemblait assez à un hangar.

Makola, d'une nature taciturne et impénétrable, méprisait ses deux compagnons blancs.

Il avait à sa charge le petit magasin de la factorerie, sorte de hutte recouverte d'une toiture d'herbes sèches, et prétendait tenir un compte scrupuleusement exact des verroteries, pièces de calicot, foulards de coton rouge, des rouleaux de fil de laiton et autres marchandises à échange qui y étaient renfermées.

Non loin de ce magasin et de la cabane de Makola, s'élevait, juste au milieu de la station, un grand bâtiment tout à fait isolé. Il était soigneusement bâti en forts roseaux, et, sur chacun de ses quatre côtés, s'avancait une véranda.

La maison était divisée en trois pièces : dans celle du milieu, qui était la salle commune, se trouvaient deux tables grossières et quelques chaises ; les deux autres servaient de chambres à coucher aux agents et n'avaient, pour tout ameublement qu'un lit et une moustiquaire [*sic*].

Sur le plancher, des coffres ouverts laissaient déborder un tas de vêtements hors d'usage, des bottes éculées et tout ce qui s'amasse d'objets inutiles autour d'êtres sans soin.

A une certaine distance de ce bâtiment s'élevait une quatrième demeure.

Là, sous un tertre, surmonté d'une grande croix très penchée, dormait l'homme qui avait été le premier créateur de tout cela, celui qui avait conçu le plan, surveillé la construction de cet *avant-poste du progrès*.

Dans son pays, il avait été peintre, un peintre raté. Las enfin de s'acharner, le ventre vide, à poursuivre une gloire éphémère, il s'était fait octroyer ce poste grâce à de hautes protections, mais à peine son habitation avait-elle été achevée qu'il était mort de la fièvre, sans autre oraison funèbre que le banal et indifférent : « Je vous l'avait bien dit ! » de Makola, qui avait suivi pas à pas les efforts de l'énergique artiste. Et, pendant un certain temps, le nègre était resté seul dans la petite station, entouré de sa famille, de ses livres de comptes et de l'Esprit malfaisant qui règne sur les pays de l'Equateur ; mais il s'entendait bien avec son dieu, qu'il cherchait à se rendre favorable en lui promettant peut-être de nouvelles victimes.

Lorsque, enfin, le directeur de la grande compagnie commerciale arriva à la factorerie dans son vapeur, semblable à une boîte de sardine surmontée d'un toit plat, il trouva la station en bon ordre et Makola paisiblement occupé de sa comptabilité.

Il fit alors placer une croix sur la tombe de l'agent décédé et installa à sa place Kayerts, auquel il adjoignit Carlier.

Ce directeur était un homme actif et adroit qui se laissait rarement emporter par la colère, et encore était-ce d'une façon presque imperceptible. Il harangua les nouveaux agents, fit ressortir à leurs yeux les avantages de la station qui, éloignée de trois cent lieue de toute autre factorerie, n'en aurait que plus de chance de profit.

Il termina en les assurant que c'était par une faveur toute spéciale, qu'eux, des débutants, avaient obtenu un poste semblable !

Kayerts se sentait ému jusqu'aux larmes de la bonté du directeur. Il répondit qu'il s'efforcera de faire de son mieux pour mériter une si flatteuse confiance, etc., etc. Kayerts avait été longtemps employé aux postes et télégraphes de son pays, et il savait comment il faut s'exprimer.

Son camarade, ex sous-officier de cavalerie non retraité d'une armée garantie de tout danger par sa neutralité, était bien moins impressionné. S'il y avait quelque profit à retirer, tant mieux ! Mais il jetait un regard de méfiance sur le fleuve, sur l'impénétrable muraille boisée qui semblait séparer littéralement la petite station du reste du monde et il sifflotait entre ses dents : « On verra tout ça, bientôt ! ... »

Le lendemain, quelques balles de coton et une très petite quantité de caisses à provisions ayant été déposées sur le rivage, la gigantesque boîte à sardines leva l'ancre pour ne plus revenir avant six mois.

Et comme les deux agents agitaient frénétiquement leur chapeau en signe d'adieu au directeur, celui-ci, debout sur le pont, leur adressa de la main un léger salut.

– Regardez-moi ces brutes, dit-il à un vieil employé et faut-il qu'on soit fou, là-bas, pour m'envoyer de pareils types. Je les engagés à planter un potager, à bâtir de nouveaux magasins, des palissades, à construire un perron...mais je parie que rien ne sera fait ! Sauront-ils seulement par où commencer ? J'ai toujours pensé qu'une station à cet endroit était inutile, ils sont les vrais hommes de la station !

– Bah ! Ils se formeront ici, dit le vieux routier avec un petit sourire entendu.

– En tout cas, m'en voici débarrassé au moins pour six mois, conclut le directeur.

Les deux agents suivirent des yeux le navire, jusqu'à la courbe du fleuve, puis, bras dessus, bras dessous, gravirent la berge et rentrèrent à la station.

Il y avait du reste peu de temps qu'ils étaient arrivés dans ce pays des ténèbres, et encore n'avaient-ils été en rapport qu'avec des blancs et sous l'égide de leurs supérieurs. Mais, à présent, troublés par les influences occultes environnantes, jetés sans appui au milieu de cette effarante barbarie, rendue plus incompréhensible encore par les éclairs de vie sauvage qui s'y révélaient, ils se sentaient horriblement abandonnés ...

C'étaient deux êtres d'une incapacité et d'une insignifiance absolues, dont l'existence n'est réellement possible qu'actionnée par les rouages puissants de la civilisation.

Très peu d'hommes savent que le véritable moteur qui les fait agir, qui développe leurs aptitudes et même leur énergie, n'est tout simplement que la sécurité ambiante.

Se figurer que le courage, l'initiative, l'héroïsme ou le sang froid appartiennent en propre à un individu, est absurde. Ces qualités sont tout simplement la preuve de l'aveugle croyance qu'a l'homme dans ses institutions.

Or, le contact immédiat de la vraie barbarie met au cœur de l'homme, arraché à son milieu, un trouble profond.

L'idée de se savoir seul de son espèce, de penser, d'agir autrement que tous ceux qui vous entourent, d'être environné de mystères qu'on soupçonne dangereux, enlève la sécurité à laquelle on était accoutumé.

A cela s'ajoute la hantise des choses vagues, répulsives et incontestables, qui surexcite l'imagination et affecte les nerfs des gens les plus sains d'esprit.

Kayerts et Carlier s'étaient pris le bras et marchaient en se serrant l'un contre l'autre comme des enfants dans l'obscurité, avec ce vague sentiment d'effroi un peu imaginaire. Tout en marchant, ils bavardaient pour s'étourdir.

– Notre comptoir est dans une belle situation, disait l'un.

– Et, tout de suite, l'autre s'extasiait, avec volubilité, sur la beauté du site.

Comme ils passaient devant la tombe du peintre :

– Pauvre diable ! dit Kayerts.

– Il est mort de la fièvre, n'est-ce pas, fit Carlier à voix basse, en s'arrêtant court.

Mais Kayerts s'indigna.

Pourquoi tout de suite de la fièvre ! La vérité, c'est que l'imbécile s'exposait sans précaution au soleil ! Le climat de ce pays-ci n'est pas plus mauvais qu'un autre, tout le monde le dit, seulement il faut se garantir du soleil. Vous entendez bien, Carlier ? Et comme je suis le chef, vous ferez attention à ma consigne !

Il affirmait en riant son autorité, mais, au fond, il se sentait inquiet. L'idée qu'il pourrait avoir à enterrer son camarade et qu'il lui faudrait rester tout seul lui causait un frisson intérieur. Vraiment, en cet instant, Carlier lui apparaissait ici, dans le centre de l'Afrique, comme bien plus précieux que son propre frère !

– Vos ordres seront obéis, chef, avait répondu gaiement Carlier, et, pour entrer dans l'esprit de la chose, il fit le salut militaire, puis éclata de rire, et frappant sur l'épaule de Kayerts.

– Nous pourrons nous la couler douce ici ! ... Il n'y aura qu'à se laisser vivre ! et emmagasiner l'ivoire que ces sauvages nous apporteront. Après tout, le pays a du bon.

Et, encore une fois, ils éclatèrent tous les deux d'un rire bruyant, tandis que Carlier pensait : « Ce pauvre Kayerts, il est si gras, il a si mauvaise mine ! ... Ce serait terrible, si je devais l'enterrer ici ! et puis, un brave homme que j'estime ! ... »

Ils n'avaient pas atteint la véranda que déjà ils se traitaient de « cher ami ».

La première journée fut employée activement.

Un marteau à la main, ils allaient, venaient, encadrant les fenêtres de coton rouge, afin de rendre leur habitation aussi coquette que possible, très résolus à arranger confortablement leur existence nouvelle.

Problème bien difficile à résoudre pour deux êtres si peu accoutumés à la lutte, car, même pour exécuter des travaux d'ordre simplement matériel, il faut plus de sérénité d'esprit et de mâle courage qu'on ne se le figure généralement.

Jusqu'à présent la société avait pris soin d'eux, non point par tendresse, mais parce qu'ils lui avaient été indispensables. Elle leur avait défendu toute pensée indépendante, toute initiative, tout écart de routine – et cela, sous peine de mort.

Ils ne pouvaient donc exister qu'à l'état de machine ! ...

Et maintenant qu'on les avait brusquement enlevées à la tacite sollicitude de chefs, ayant une plume derrière l'oreille ou des galons cousus sur la manche, ils ressemblaient à ces forçats subitement libérés qui ne savent que faire de leur liberté.

Des facultés, ils en avaient peut-être ! Mais, faute de pratique, ils ignoraient la manière de s'en servir. Aussi deux mois ne s'étaient pas écoulés que Kayerts, le chef, ne se faisait pas faute de répéter : « Ah ! si ce n'était pas pour Mélie, on ne m'aurait pas attrapé ici ! » ...

Mélie, c'était sa fille. Il avait abandonné une place qu'il occupait depuis dix-sept ans dans l'administration des Postes, leurré par l'espoir de venir au Congo amasser une grosse dot pour son enfant, qui, depuis la mort de sa femme, était confiée à ses sœurs.

Et maintenant, il regrettait les rues, les trottoirs, les cafés de sa ville natale et ses vieux camarades de tant d'années ! et toutes ces choses familières auxquelles son œil de simple employé de l'Etat s'était habitué quotidiennement et qui lui suggéraient sans effort des pensées paisibles et monotones.

De son côté, Carlier disait :

– Ah ! si j'avais eu un beau-frère un peu crâne, s'il avait eu seulement pour deux liards de cœur, je ne serais pas ici ! ... Engagé volontaire dans son pays, il avait brusquement quitté l'armée et traîné misérablement son existence à la charge de ses parents que sa paresse et son insolence désolaient, si bien qu'un jour ses beaux-frères, exaspérés, étaient parvenus, après des efforts inouïs, à obtenir pour lui cette situation qu'il avait bien été obligé d'occuper en désespoir de cause ; mais il regrettait lui aussi, comme Kayerts, sa vie passée ! Le cliquetis du sabre et des éperons sur le pavé, par

une belle après-midi, les faciles plaisanteries de corps de garde et les filles des villes de garnison. Oui, on avait indignement agi avec lui et cette pensée le rendait fort irritable par moments.

Toutefois les deux hommes paraissaient s'entendre parfaitement dans leurs goûts de paresse et de nonchalance stupide. Ensemble ils ne faisaient rien, absolument rien, jouissant comme ils pouvaient de cette inaction pour laquelle ils étaient payés.

Ils vivaient comme des aveugles dans une grande pièce, attentifs seulement aux objets directement en contact avec eux, et cela encore très imparfaitement, mais incapables de se rendre compte de l'aspect général des choses.

Le fleuve, la forêt, tout ce vaste pays débordant de vie intense était pour eux le vide. Même les rayons si brillants du soleil ne leur révélaient rien d'intelligible.

Les choses apparaissaient, puis disparaissaient devant eux d'une façon vague et sans but. Pour eux le fleuve ne venait de nulle part, et n'allait nulle part – il coulait dans un néant.

Parfois de ce néant surgissait des canots montés par des hommes aux mains pleines de flèches. Ils abordaient et remplissaient la cour. Ces hommes étaient d'un noir luisant ; leurs corps, parés de coquillages blancs comme neige et d'anneaux de cuivre, étaient parfaits de forme. En parlant, ils produisaient des sons inintelligibles et chantants. Leur démarche était noble et leurs grands yeux étonnés, toujours en mouvement, lançaient des flammes sauvages.

Ces guerriers se tenaient accroupis par rang de quatre et même davantage en face de la véranda, tandis que leurs chefs discutaient pendant des heures avec Makola le prix d'une défense d'éléphant.

Assis sur une chaise, Kayerts surveillait le marché dont il ne comprenait pas un traître mot, en écarquillant ses yeux ronds d'un bleu de faïence :

– Mais regardez-moi ce type-là, Carlier ! et puis celui-ci ! ... Avez-vous jamais vu une tête pareille ! ... Oh ! les brutes !

Carlier, qui fumait du tabac de son pays dans une petite pipe de bruyère, regardait les guerriers avec une dédaigneuse pitié, et retroussait ses moustaches en se rengorgeant :

– Superbes animaux ! ... Ont-ils apporté beaucoup d'ivoire au moins ? Bon, ce n'est pas malheureux ! Mais regardez-moi les muscles de celui-là ! Je ne voudrais pas recevoir son poing sur ma figure. Beaux bras ! mais pas de mollets, ça ferait de mauvais cavaliers.

Et, tout en parlant, il jetait un regard de satisfaction sur ses propres jambes.

– Pouah ! C'est qu'ils empestent, les drôles ! ... Allons, Makola ... Un peu plus vivement, emmenez-moi ce troupeau chez le *fétiche* (c'est ainsi que l'on désigne le magasin dans les factoreries congolaises, sans doute à cause de *l'esprit* de civilisation qui y est enfermé) et donnez-leur une poignée de vos oripeaux. Je ne serai pas fâché d'échanger au plus vite tous ces chiffons pour de bel et bon ivoire.

Kayerts approuvait :

– Oui, oui, Makola, dépêchez-vous de terminer le marché et, quand vous serez prêt à peser l'ivoire, appelez-moi. Il faut ouvrir l'œil.

Puis à Carlier :

– C'est la tribu qui habite au bas de la rivière, elle n'embaume guère ! Je me souviens qu'elle est déjà venue. Entendez-vous ces cris, ces hurlements ! ...J'en ai la tête cassée ! Qu'est-ce qu'un malheureux a bien pu faire au bon Dieu pour être condamner à vivre dans ce pays de chien ?

Toutefois, ces visites lucratives étaient rares. Pendant de longs jours, les deux pionniers du commerce et du progrès contemplaient leur cour vide embrasée par les rayons verticaux du soleil. Au pied du rivage, le fleuve silencieux continuait à rouler ses flots chatoyants et nacrés. Sur les îlots de sable, des hippopotames et des alligators se chauffaient côte à côte, et de tous les côtés les forêts immenses qui encerclaient l'insignifiante petite station commerciale s'étendaient muettes, recélant dans leur sein l'hypothèse terrible de tant d'existences fantastiques.

Mais les deux agents ne voyaient rien. Leur unique occupation consistait à décompter les journées qui les séparaient du retour du vapeur.

Un jour, ils avaient découvert quelques livres dépareillés, abandonnés par feu leur prédécesseur. C'étaient des fragments de romans d'aventures et, comme jusqu'à ce jour ils n'avaient

jamais rien lu de pareil, ils en avaient été surpris et amusés. Alors, durant de longs jours, les intrigues entre les personnages leur avaient fourni d'interminables discussions. En plein centre de l'Afrique, ils avaient fait connaissance avec le cardinal de Richelieu, d'Artagnan, l'Oeil de faucon et le père Goriot.

Tous ces personnages imaginaires étaient devenus d'ardents sujets de causerie entre eux. Ils en parlaient comme d'êtres vivants, exaltaient leurs vertus, leurs succès, ou s'indignaient de leur lâcheté. Les détails d'un crime les remplissaient d'horreur ou d'indignation et aux passages pathétiques ils étaient profondément émus.

Carlier, la gorge serrée, disait de sa voix éraillée :

« Tout ça, c'est de la blague ! ... »

Et Kayerts, les yeux brouillés de larmes, qui roulaient sur ses grosses joues tremblantes, tapait son crâne dénudé et s'écriait : « En voilà un livre fameux ! Faut-il qu'il y ait des gens instruits pour écrire comme ça ! ... »

Ils avaient également trouvé quelques vieux journaux de leur pays. Ces feuilles traitaient de ce qu'ils se plaisaient à appeler : *Notre extension coloniale*.

Elles parlaient beaucoup des droits et des devoirs de la civilisation, des devoirs sacrés du travail civilisateur. Elles exaltaient les mérites de ceux qui s'en allaient porter la lumière, la foi et le commerce dans les coins enténébrés du monde !

Carlier et Kayerts lisaient avidement, réfléchissaient et commençaient à se prendre au sérieux.

Un soir, Carlier étendit la main dans un geste large :

– Dans cent ans, dit-il, il y aura ici une ville, des quais, des boutiques, des casernes, des salles de billards ! Enfin une civilisation, quoi ! ... des mœurs ... et leur train ! ... et alors, mon bon, les types de ce temps-là liront que deux braves citoyens, Kayerts et Carlier, ont été les premiers hommes civilisés venus en leur cité.

– Oui, dit Kayerts, c'est une consolation de penser cela !

Ils semblaient avoir tout à fait oublié leur prédécesseur. Un matin cependant Carlier entreprit d'aller redresser sa croix qui penchait de plus en plus.

– Elle me faisait loucher quand je passais devant, dit-il à son compagnon, tandis qu'ils prenaient leur café matinal ; aussi l'ai-je solidement replantée, je m'y suis suspendu des deux mains ; elle ne bougera plus ! J'ai fait ça proprement !

De temps en temps, Gobila venait les voir.

Gobila était le chef des villages voisins.

Un sauvage maigre et noir, à la tête grise. Il avait les reins serrés d'un pagne de toile blanche et sur ses épaules était jetée une peau usée de panthère.

Il arrivait à longues enjambées, sur ses tibias de squelette, tout en brandissant une perche aussi longue que lui, entrait dans la chambre commune et s'asseyait sur ses talons, à gauche de la porte.

Ainsi posé, il ne quittait pas Kayerts des yeux, lui adressant de temps à autre un *speech*, auquel l'autre n'entendait rien.

Kayerts, sans interrompre sa lecture ou tout autre occupation, lui disait de temps en temps :

« Ça va bien, ma vieille momie ? »

Et ils se souriaient mutuellement. Carlier et lui avaient une prédilection pour ce vieux barbare mystérieux et le nommaient le père Gobila. Au reste, les façons de Gobila étaient paternelles, et il semblait aimer réellement les deux blancs qui lui faisaient l'effet d'être très jeunes, et il ne les distinguait entre eux que d'après leur taille. Pour lui c'étaient des frères et des immortels !

La mort de l'artiste, le premier homme blanc qu'il eût connu, ne troublait pas sa croyance parce qu'il était fermement convaincu que le blanc étranger avait seulement fait semblant de mourir et s'était fait enterrer pour quelque motif caché qu'il était inutile de chercher à approfondir. Peut-être était-ce sa manière à lui de retourner dans son pays ? En tous cas, ceux-ci étaient maintenant ses frères et il avait transféré sur eux sa puérile affection.

Les deux hommes la lui rendaient à leur manière. Carlier lui tapait sur l'épaule et faisait craquer des allumettes pour le divertir. Kayerts était toujours disposé à le laisser renifler son flacon d'ammoniaque.

En somme, ils agissaient absolument avec lui comme avait agi l'autre blanc qui était aller se cacher dans ce trou sous terre, et Gobila, tout en les considérant attentivement, se disait : « Qui sait si ce n'est pas lui qui est revenu » ; mais il ne pouvait éclaircir ce mystère.

Toutefois il demeurait leur ami, et la conséquence de cette amitié, c'est que, tous les matins, les femmes du village de Gobila arrivaient à la file indienne à travers les touffes de roseaux, apportant à la station des poulets, des patates sucrées, du vin de palmier, quelquefois même une chèvre.

Les compagnies ont l'habitude de n'approvisionner qu'à moitié leurs stations, en sorte que, pour vivre, leurs agents sont obligés d'avoir recours à ces subventions locales.

Ils ne devaient celles-ci qu'à la bonne volonté de Gobila et vivaient largement.

De temps en temps, ils avaient bien l'un ou l'autre quelque accès de fièvre, mais ils se prodiguaient mutuellement aussitôt les soins les plus attentifs, et n'y attachaient pas trop d'importance. Néanmoins, ils en sortaient chaque fois plus affaiblis et se déprimaient visiblement.

Carlier avait les yeux hagards et devenait chaque jour plus irritable ; Kayerts montrait un visage flasque et amaigri, en dépit de la rotondité de son ventre, ce qui lui donnait un aspect grotesque. Vivant ensemble, ils ne s'apercevaient pas de ces changements graduels qui affectaient également leur caractère.

Cinq mois s'écoulèrent de cette façon.

Un matin, tandis que Kayerts et Carlier, étendus sous la véranda, s'entretenaient de l'arrivée prochaine du *steamer*, une troupe d'hommes armés déboucha de la forêt et s'avança vers la station.

C'étaient des étrangers à cette partie du pays.

Grands, minces, drapés classiquement, de la tête aux pieds, d'une étoffe bleue frangée, ils portaient un fusil sur l'épaule droite.

A leur vue, Makola donna des signes de la plus violente surexcitation, et, s'élançant du magasin de marchandise où il passait toutes ses journées, il courut à la rencontre des visiteurs.

Les nouveaux venus pénétrèrent dans la cour, inspectèrent les alentours avec des regards pleins de mépris et d'insolence.

Leur chef, un nègre robuste à l'allure déterminée, aux yeux injectés de sang, se plaça juste en face de la véranda et, tout en gesticulant beaucoup, fit un très long discours qu'il arrêta brusquement.

Il y avait dans sa voix, dans son accent et la tournure de ses longues phrases, quelque chose qui surprit les Européens, comme ayant une vague ressemblance avec les discours des hommes civilisés.

Cela ressemblait à ces paroles fantastiques que nous entendons parfois dans un cauchemar.

– Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? demanda Carlier, terrifié dans le premier moment. J'ai cru, ma parole, que ce diable de noir allait parler français. En tout cas, ce n'est pas le même langage que celui des autres.

– Hé ! là-bas, Makola ! ... Que dit-il ? demanda Kayerts. D'où viennent ces gens ? Qui sont-ils ?

Makola paraissait mal à l'aise.

– Je ... Je ... n'en sais rien, balbutia-t-il. Ils arrivent de très loin.

Peut-être que Mme Price, mon épouse, comprendra leur langage. Qui sait s'ils ne sont pas de mauvaises gens ?

Le chef des noirs, après avoir attendu un moment, dit quelques mots assez rudement à Makola ; mais celui-ci secoua la tête pour expliquer qu'il ne comprenait pas. Alors, le nègre, apercevant la hutte du couple Makola, s'y achemina et bientôt on put entendre Mme Price parler avec une grande volubilité, tandis que les autres nègres se dispersaient de part et d'autre, mettaient sans façon leur tête à la porte du magasin, se groupaient autour de la tombe, indiquant la croix, comme en connaissance de cause, bref, se faisant tout à fait de la maison.

– Je n'aime pas ces gens-là, observa le sage Carlier, et dites donc, Kayerts, ils doivent venir de la côte, il me semble, ils ont de bien belles armes !

Kayerts n'aimait pas davantage les inconnus.

Pour la première fois, ils se rendaient tous deux compte qu'ils vivaient dans des conditions où l'imprévu pouvait leur ménager de dangereuses surprises et qu'ils n'auraient rien à attendre d'eux-mêmes pour leur défense personnelle.

Cette pensée les avait profondément troublés, et rentrés chez eux, ils s'armèrent chacun de leur revolver.

– Il faut absolument ordonner à Makola de faire déguerpir ces drôles avant la nuit, dit Kayerts.

Mais les étrangers s'en allèrent dans l'après-midi, après avoir dégusté un repas que leur avait préparé Mme Makola.

La grosse femme, très surexcitée, n'avait pas cessé de causer avec ses hôtes. Sa voix aiguë perçait l'air, tandis qu'elle leur indiquait divers points de la rivière et de la forêt.

Makola, assis à l'écart, observait. A la fin, il s'était levé, avait chuchoté quelque chose à l'oreille de sa femme, et avait ensuite accompagné la troupe des inconnus à travers les ravins qui s'étendaient derrière la station. Puis, il était revenu lentement et tout songeur. Mais, lorsque les blancs l'avaient interrogé, ses réponses étaient bizarres, il ne paraissait pas bien comprendre ce qu'on lui disait, et semblait avoir oublié non seulement le français, mais jusqu'à sa propre langue.

Les agents en conclurent simplement qu'il avait un peu trop abusé du vin de palmier.

Un instant, ils songèrent à faire le guet tour à tour pendant la nuit. Mais comme, vers le soir, tout semblait être rentré dans l'ordre, ils se retirèrent chacun chez soi comme de coutume. Ils furent néanmoins troublés toute la nuit durant par d'incessants roulements de tambour venant des villages voisins.

C'était d'abord une trépidation rapprochée, rapide et sonore, à laquelle une autre éloignée semblait répondre. Ensuite, ce furent des appels courts surgissant à droite, à gauche, de toutes parts.

Peu à peu, ils s'unirent, grandirent et se fondirent en une immense clameur vigoureuse et soutenue, qui parut monter de la forêt et gronder incessante à travers la nuit. Tantôt elle semblait rapprochée, tantôt éloignée comme si le pays tout entier eût été un gigantesque tambour sur lequel de formidables battements clamaient un appel vers le ciel.

Puis, du milieu de ce tapage infernal surgissaient de lugubres hurlements, pareils à ces cris qui s'échappent parfois des maisons d'aliénés, et ils s'élançaient perçant et discords, si fort au-dessus de la terre qu'on aurait cru qu'ils voulaient aller troubler dans leur paix les étoiles.

Kayerts et Carlier dormirent mal. Tous deux croyaient avoir entendu siffler des balles, mais ils ne s'accordaient pas quant à leur direction.

Dans la matinée, Makola disparu sans dire où il allait. Il revint vers midi accompagné d'un des étrangers de la veille, mais fit en sorte d'empêcher toute communication entre lui et Kayerts : on eût dit qu'il était devenu sourd. L'agent n'y comprenait rien.

Carlier, qui était allé pêcher au bord du fleuve, déclara, tout en montrant son butin, que les nègres du pays paraissaient diablement agités.

– Je me demande ce qui peu bien se passer : j'ai vu filer plus d'une quinzaine de canots pendant les deux heures que j'étais là à pêcher.

– Et ne trouvez-vous pas Makola tout drôle ce matin ? demanda Kayerts d'un air inquiet.

– Nous ferions bien de rassembler nos hommes à nous, dans le cas où il y aurait quelque émeute, conseilla Carlier.

## II

Les dix hommes de race noire que le directeur avait laissés à la disposition des agents avaient été engagés personnellement à la Compagnie pour une période de six mois. Seulement, comme ils étaient absolument ignorants de la valeur du temps, deux ans s'étaient déjà écoulés depuis qu'ils avaient l'honneur de servir la cause de la civilisation et du progrès. Recrutés dans une tribu fort éloignée de ce pays de ténèbres et de misère, ou ils avaient été amenés, ils ne pouvaient d'aucune façon s'échapper, car ils n'ignoraient pas que les naturels de l'endroit, les trouvant errants, sur leur territoire,

les tueraient sans pitié. Ils vivaient dans des huttes de roseaux, sur le penchant d'un ravin, parmi les grandes herbes vertes qui s'étendaient derrière la factorerie, mais n'étaient pas heureux. Ils regrettaient les fêtes de leur pays, leurs incantations magiques, leurs sorcelleries et leurs sacrifices humains. Là-bas, ils avaient, eux aussi, des parents, des frères, des amis, des chefs admirés et des magiciens respectés.

Et puis la ration de riz qui leur était allouée ne convenait pas à leur estomac. Le riz était un aliment tout à fait inconnu dans leurs parages et cela ajoutait encore à leur état de marasme.

S'ils avaient appartenu à toute autre tribu, ils n'auraient pas hésité à se donner la mort, car rien n'est fréquent comme le suicide chez les nègres, et ils auraient ainsi échappé à d'insupportables difficultés, mais ils étaient d'une race de guerriers aux dents limées et avaient plus d'endurance. Par conséquent, ils continuaient à vivre stupidement dans la misère et la maladie, travaillant peu, et ayant perdu leur belle prestance physique.

Carlier et Kayerts les médicamentaient consciencieusement, mais sans parvenir à leur rendre leur condition première.

Chaque matin, un appel de cloche les rassemblait. On leur indiquait ensuite telle besogne à accomplir : construction d'une palissade, coupe d'herbe ou de bois.

Ils y allaient sans entrain. Aucune puissance au monde n'aurait pu leur rendre l'énergie ancienne. Et les deux blancs n'avaient guère d'action sur eux.

Ce jour-là, dans l'après-midi, Makola, s'étant approché de la maison principale, aperçut Kayerts, les yeux tournés fixement vers la forêt. Il considérait attentivement trois épaisses colonnes de fumée qui montaient en spirale vers le ciel.

– Qu'est-ce qui brûle là-bas ? demanda l'agent.

– Ce sont des villages, répondit simplement Makola, qui semblait avoir retrouvé tout à fait ses esprits, puis brusquement : Nous n'avons guère d'ivoire en magasin, Monsieur, ces six mois ont été bien mauvais pour le commerce ! ... Aimeriez-vous à en acheter un peu ? ...

– Mais je crois bien, dit vivement Kayerts !

Et il se mit à calculer le pour cent qui était très minime.

– Les hommes qui sont venus hier, continua le nègre, sont des marchands de Loanda qui ont avec eux plus d'ivoire qu'ils ne peuvent en rapporter chez eux. J'irai leur en acheter ? Je sais où ils campent.

– Parfaitement, dit Kayerts. Et qui sont ces marchands ?

Makola prit un air indifférent :

– Oh ! de mauvais drôles... Ils se querellent avec les gens, enlèvent les femmes et les enfants. Des gredins...quoi ! ... et avec ça armés de bons fusils ! ... Le pays est tout à fait bouleversé par eux ! Alors vous voulez l'ivoire ?...

– Oui, répéta Kayerts.

Makola fit une pause, puis... bredouilla :

– Ces travailleurs que nous avons ici ne sont plus bons à rien ... Et, tout en parlant, il jetait autour de lui de furtifs regards. La station est en très mauvais état, M. le directeur sera furieux ! Nous ferions mieux de nous procurer un beau lot d'ivoire, ça lui fermera la bouche.

– Ce n'est pas ma faute si les hommes ne travaillent pas, dit Kayerts.

– Et quand aurons-nous cet ivoire ?

– Oh ! bientôt. Cette nuit, peut-être ! Laissez-moi faire et enfermez-vous chez vous, Monsieur... Ah ! je crois que vous feriez bien de donner un peu de vin de palmier à nos hommes pour les faire danser ce soir. Quand ils s'amusent, ils travaillent bien mieux le lendemain. Il y a justement ici du vin qui a un peu sûrî ...

Kayerts ayant consenti, Makola porta lui-même les énormes Calebasses devant la porte de sa cabane.

Elles y restèrent jusqu'au soir, et Mme Makola les examina soigneusement, chacune en particulier.

Au coucher du soleil, on les distribua aux hommes.



Lorsque Kayerts et son camarade se retirèrent pour la nuit, un grand feu de joie flambait devant la hutte des noirs, et on pouvait entendre leurs exclamations de joie mêlées aux sons du tambourin.

Quelques hommes du village de Gobila s'étaient réunis à eux et la fête était complète.

Au milieu de la nuit, Carlier, s'étant brusquement réveillé, entendit un long cri de détresse, un cri humain, suivi d'une détonation.

Il se vêtit à la hâte et rencontra Kayerts dans la véranda.

Tous deux tremblaient de frayeur.

Mais au moment où ils traversaient la cour, pour appeler Makola, ils aperçurent des ombres qui erraient dans la nuit...

Puis soudain une voix cria : « Ne tirez pas ! ... C'est moi, Price ».

Et Makola apparut tout à côté d'eux :

– Rentrez ! ... Mais rentrez donc au nom du ciel ! Vous allez tout gâter, leur dit-il d'une voix rude.

– Il y a des hommes étrangers, ici, demanda Carlier ! ...

– Oui, oui, dit Makola, et il ajouta confidentiel : Tout va bien ... Ils ont apporté l'ivoire ... Pas un mot ! ... Je connais mon affaire ! ...

Un peu récalcitrants les deux blancs rentrèrent chez eux, mais ils ne purent retrouver le sommeil.

Ils entendaient à l'entour des allées et venues, des chuchotements, des grognements même.

Une horde sauvage semblait avoir envahi la cour.

De lourds fardeaux étaient déposés sur le sol. On discutait longtemps, puis ... on s'en allait.

Etendus sur leurs dures couchettes, les agents se disaient :

– Ce Makola, tout de même, quel homme impayable ! ...

Le lendemain, de très bonne heure, Carlier, encore très endormi, se leva pour tirer la lourde cloche qui devait rassembler les travailleurs. Mais ce matin-là personne ne parut.

Kayerts arrivait à son tour, en baillant, tandis que, de l'autre côté de la cour, Makola, une cuvette de métal entre les mains (car, en nègre civilisé, il était très soigneux de sa personne) apparaissait à la porte de sa cabane.

Adroitement, il lança l'eau de savon sur un petit roquet qui lui appartenait, puis, se tournant vers la maison des agents, cria :

– Tous nos hommes sont partis la nuit dernière ! ...

Ils avaient distinctement entendu ses paroles, mais leur surprise était si grande qu'ils poussèrent ensemble un même cri d'interrogation : « Partis ? ... »

Puis ils se regardèrent.

– Eh ! bien, nous voilà propre ! ...

– Mais non... ce n'est pas croyable, je vais aller visiter moi-même leurs cabanes, dit Carlier, en s'éloignant.

Makola, qui arrivait, trouva Kayerts tout seul.

– Je ne peux croire une chose pareille, larmoyait l'agent, nous avons pris soin d'eux comme s'ils avaient été nos enfants !

– C'est avec les gens de la côte...qu'ils sont partis, dit Makola, en hésitant un peu.

– Eh ! Que m'importe avec qui ils sont partis ! ... ces ingrats ! les brutes ! ...

Mais un soupçon subit le prit, et regardant sévèrement Makola :

– Au fait, Comment savez-vous tout ça, vous ? ...

Le nègre haussa les épaules, et les yeux fixés par terre.

– Comment je sais...comment je sais... je le suppose seulement ! ... Venez-vous regarder l'ivoire que j'ai là ! ... Il y en a une fameuse quantité ! ... jamais vous n'en aurez vu de pareil ...

Déjà, il se dirigeait du côté du magasin. Kayerts le suivit machinalement, l'esprit toujours préoccupé par ce départ extraordinaire.

Devant la porte du « fétiche », gisaient six splendides défenses. A cette vue un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de l'agent.

– Combien les avez-vous payées, demanda-t-il en les examinant.  
– Oh ! ... Il n'y a pas eu de marché ... régulier ... Ils m'ont apporté l'ivoire, et ... je leur ai dit ... de prendre ce dont ils avaient le plus besoin. L'ivoire est superbe ! ... Pas une station ne pourrait en montrer de pareil ! Ces marchands avaient besoin de porteurs ... et comme nos hommes n'étaient bons à rien ! Pas de marché ... pas de comptabilité ... affaire correcte !

Cette fois, Kayerts bondit d'indignation.

– Vous ne voulez pas dire, malheureux, que vous avez vendu nos hommes pour cet ivoire !

...

Le visage de Makola demeura impassible.

Kayerts écumait : les mots s'étranglaient dans son gosier ! « Je ... je ... vous ... ah ! lâche ! », finit-il par hurler ...

– J'ai agit pour le mieux, dans l'intérêt de la compagnie et dans le votre, dit Makola imperturbable. – Pourquoi criez-vous si fort ? Regardez cette défense ...

– Je vous démetts de vos fonctions ! ... Je ferai un rapport ! ... Non je ne veux pas le regarder cet ivoire ! ... et je vous défends d'y toucher ! ... Je vous ordonne d'aller le jeter à la rivière ... Vous êtes ...

– Vous êtes très rouge, Monsieur Kayerts, dit le comptable, et si vous continuez à vous surexciter comme ça en plein soleil, vous attraperez la fièvre, et vous mourrez comme l'autre agent, celui qui était là, avant vous !

Debout, face à face, ils se dévisageaient avec des yeux intenses comme si un espace énorme les avait séparés.

Kayerts frissonna.

Makola n'avait pas eu l'intention d'insinuer plus qu'il n'en avait dit, mais ses paroles avaient paru à Kayerts toutes pleines de menaces.

Brusquement, il tourna les talons, et rentra dans la maison, tandis que Makola, de son côté, se retirait au sein de sa famille.

Devant la porte du magasin, l'ivoire immaculé miroitait, resplendissant sous les rayons ardents du soleil.

A ce moment, Carlier apparut devant la véranda.

– Ils sont partis ! ... n'est-ce pas ? ... lui cria anxieusement son chef, de l'intérieur. Il n'y a plus personne ?...

– Personne ? ... Si ... j'ai trouvé un mort ! ... Le cadavre d'un des hommes de Gobila étendu juste en face d'une cahute, avec une balle à travers le corps ... C'est le coup que nous avons entendu la nuit ! ...

Kayerts, à ces mots, s'élança au dehors de la maison.

Il trouva son camarade, les sourcils froncés, en arrêt devant le tas d'ivoire.

Tous deux restèrent silencieux pendant un certain temps.

A la fin, Kayerts mit l'autre agent au courant de sa conversation avec Makola. Carlier l'écouta parler, mais pas un mot ne sorti de ses lèvres.

A midi, c'est à peine s'ils touchèrent à leur repas, et le reste du jour, ils n'échangèrent que des monosyllabes.

Un silence de plomb pesait sur la station, et leur fermait la bouche.

Ce jour-là Makola n'ouvrit pas le magasin et passa sa journée à jouer avec ses enfants.

Il était couché de toute sa longueur sur une natte en face de la maison, et les petits se plaçaient sur sa poitrine et lui grimpaient par tout le corps.

C'était un tableau touchant.

Mme Makola était comme de coutume très affairée à sa cuisine.

Le soir, les agents avaient regagné un peu d'appétit.

Après le souper, Carlier qui faisait les cent pas, sa pipe à la bouche, s'aventura du côté du magasin, et longtemps il regarda l'ivoire, toucha du pied une ou deux défenses, essaya même de soulever la plus grande par la pointe.

Il revint ensuite auprès de son chef qui n'avait pas bougé de la véranda, se jeta sur un siège et dit :

– Je vois ce que c'est. Ils ont été enlevés pendant qu'ils dormaient lourdement sous l'influence de ce vin de palmier que vous avez permis à Makola de leur donner. Une belle affaire ! Le pire c'est qu'il y avait avec eux des gens de chez Gobila qui ont dû également être emmenés. Celui qui avait le moins bu se sera réveillé, et a été tué, en récompense de sa sobriété ! Aimable pays ! ... Qu'allez-vous faire à présent ?

– Ne pas toucher à l'ivoire, naturellement, dit Kayerts.

– Naturellement, confirma Carlier.

– Oh ! l'esclavage, quelle chose monstrueuse ! rugit Kayerts dont la voix tremblait.

– Oui ... monstrueuse, répéta avec conviction son camarade ... et puis, les traitements infâmes ! ...

Ils étaient très sincères dans leurs propos.

Les hommes, en général, professent une respectueuse déférence pour certaines phrases qu'ils émettent. Quant aux sentiments qu'expriment ces phrases, ils n'en connaissent souvent absolument rien. Ils parlent avec indignation ou avec enthousiasme des oppresseurs ou des opprimés, de la cruauté ou du sacrifice, ou bien encore de la vertu. Au fond, ce sont des mots vides ! ...

Le lendemain matin, Makola sembla fort affairé à placer dans la cour de la station les balances qui servaient à peser l'ivoire.

– Eh ! bien, que lui prend-il encore, à ce drôle ? dit Carlier.

Son camarade l'avait suivi et tous les deux guettaient les manigances du nègre, sans que celui-ci fit la moindre attention à eux.

Quand la bascule fut enfin mise au point, Makola essaya de placer sur le plateau une défense, mais elle était beaucoup trop lourde.

Il regarda alors, autour de lui, comme pour réclamer assistance, mais sans, toutefois, prononcer un seul mot. Et, pendant une minute, les trois hommes, muets comme des statues, entourèrent la bascule. Soudain, Carlier se décida.

– Allons, imbécile, prenez-la donc par l'autre bout.

Et ensemble, ils soulevèrent l'énorme défense.

Kayerts tremblait de tous ses membres : « Non ... non, c'est trop fort, » balbutiait-il. Pourtant il retira de sa poche un chiffon de papier et un bout de crayon, et, tournant le dos aux autres comme s'il avait honte de ce qu'il faisait, il se mit en devoir de noter soigneusement les poids que lui criait Carlier, en enflant inutilement sa voix.

Quand ce fut tout, Makola murmura, comme s'il se parlait à lui-même : « Le soleil est bien brûlant ici pour l'ivoire ! »

Carlier se tourna vers son chef et d'une voix qu'il cherchait à rendre indifférente :

– Qu'en dites-vous, patron, si je lui donnais un petit coup de main ?

De retour à la maison, Kayerts dit en poussant un soupir :

– Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

– Oui ... c'est déplorable, mais les hommes étaient la propriété de la compagnie, l'ivoire en conséquence lui appartient aussi, et notre devoir est d'y veiller.

– Je n'en ferai pas moins mon rapport au directeur, dit Kayerts.

– Oh ! bien sur ... bien sur ! ... Ce sera lui qui décidera.

A midi, ils prirent leur repas d'un meilleur appétit.

Kayerts soupirait de temps en temps, et chaque fois que le nom de Makola était prononcé, ils ne manquaient pas tous deux d'y ajouter une épithète injurieuse, cela mettait leur conscience à l'aise.

Quant à Makola, il s'était offert un demi-jour de congé et baignait ses enfants dans le fleuve.

Personne ne vint ce jour-là du village de Gobila, et il en fut de même tout le long de la semaine ; c'était à croire que la tribu entière de Gobila était morte et enterrée. Hélas ! c'est que les pauvres gens étaient tout à leur douleur. Ils pleuraient leurs frères que la sorcellerie des hommes blancs avait perdus. Ils accusaient ces blancs d'avoir attiré dans le pays des êtres néfastes. A présent les malfaiteurs étaient partis, mais la peur était restée. La peur indélébile ! ... L'homme peut tout

détruire en soi, haine, amour, et jusqu'au doute, mais tant qu'il lui reste un atome de vie, la peur qui a été en lui y demeure.

Subtile et indestructible, elle envahit tout son être, anéantit ses pensées, se tapit dans son cœur, et guette sur ses lèvres la lutte du soupir final.

Dans sa terreur, le bon vieux Gobila offrait force sacrifices humains à tous les esprits malfaisants qui avaient pris possession de ses amis les blancs. Son cœur était lourd ! – Quelques-uns de ses guerriers parlaient de tout brûler, de tout saccager alentour ; mais le prudent vieux sauvage les en dissuadait.

Qui pouvait prévoir les maux qu'engendrerait ensuite la colère de ces mystérieux humains. Il fallait les laisser tranquille. Peut-être qu'avec le temps ils disparaîtraient sous terre comme leur prédécesseur y avait déjà disparu. Non, le mieux était de se tenir à l'écart et d'attendre des jours meilleurs.

Cependant Kayerts et Carlier, loin de disparaître, continuaient à végéter sur cette terre qui leur semblait maintenant plus vaste et plus vide chaque jour.

Et ce n'était pas tant la solitude absolue qui les effarait que le sentiment d'avoir perdu une sauvegarde et un préservatif contre la barbarie envahissante.

Maintenant, il leur semblait que les images du pays natal, et jusqu'au souvenir des êtres qui pensaient et sentaient comme ils étaient habitués à penser et à sentir, se retiraient peu à peu dans un éloignement indéfini, ou bien qu'ils s'obscurcissaient dans la fournaise implacable de ce soleil sans nuage.

Une désespérance sans borne montait de ce désert perfide qui, sournoisement, les enveloppait de sa fatale sollicitude.

Les jours s'ajoutaient aux jours.

Maintenant, la tribu de Gobila faisait, comme autrefois, résonner ses tambourins à chaque nouvelle lune, mais elle continuait à se tenir éloignée de la station.

Carlier et Makola, montés sur un canot, avaient bien essayé de renouer leurs anciennes relations ; ils avaient été reçus par une bordée de flèches et s'étaient hâtés de rentrer chez eux afin d'échapper à la mort.

Cette tentative de réconciliation n'avait donc servi qu'à envenimer la situation et, pendant de longues journées, le pays avait été encore une fois bouleversé par d'incessantes rumeurs.

Le steamer était en retard. D'abord on en parlait à la légère, ensuite avec anxiété, bientôt avec terreur.

La chose devenait sérieuse. Les provisions diminuaient.

Chaque jour Carlier jetait ses lignes, mais les eaux étaient basses, et le poisson se tenait dans le courant. Quant à aller tirer un coup de fusil, il n'y fallait pas songer, l'impénétrable forêt ne recelait aucun gibier.

Un jour l'agent tua sur le fleuve un hippopotame ; malheureusement, faute de bateau suffisant pour l'amener, il sombra, et le flot le porta vers les rives habitées par la tribu de Gobila, qui se l'approprièrent. Ce fut l'occasion d'une fête nationale ! et Carlier en eut une telle crise de rage qu'il ne parlait de rien moins que d'exterminer tous les nègres.

Kayerts, lui, errait çà et là, en silence ; passait des heures à regarder le portrait de sa petite Mélie, une fillette aux blondes tresses fades, à la figure acidulée.

Ses jambes avaient beaucoup enflé depuis quelques temps, et il marchait difficilement.

Carlier lui-même était miné par la fièvre, mais il gardait néanmoins cette allure de traîneur de sabre qui convient à un ex-militaire.

Sa voix s'était enrouée, il était devenu sarcastique et enclin à dire des choses désagréables. Il appelait cela être franc.

Depuis longtemps, lui et son camarade avaient fait leur compte de ce qui leur revenait à chacun, y compris « cette canaille de Makola » dans la malheureuse affaire de l'ivoire et des nègres, et ils avaient décidé qu'on ferait le silence sur tout. Kayerts cependant avait eu des scrupules, à cause du directeur. – Comme s'il vaut mieux que nous ! – ricanait le soldat de sa voix rauque, – ah ! il en a vu bien d'autres, là-bas, à l'ombre ... et si nous voulons faire un esclandre, soyez sûr qu'il ne nous en

saura aucun gré ... il nous en voudra même peut-être ! ... Croyez-moi ... retenons notre langue, personne ici ne s'avisera de bavarder puisqu'il n'y a pas une âme !

Pas une âme, c'était vrai ! et là gisait tout le secret de leur misère. Livrés à leur faiblesse, après avoir été une paire de compagnons, ils glissaient maintenant au rang de complices.

Il y avait huit mois, maintenant, qu'ils étaient sans nouvelle de leur pays.

Chaque soir, ils disaient : « Demain nous verrons le bateau ! »

Ils ignoraient qu'un des vapeurs de la Compagnie avait fait naufrage et que le directeur s'était vu obligé d'aller inspecter, avec l'autre steamer, des factoreries éloignées et importantes. Il pensait sans doute que l'inutile petite station et ses hommes incapables pouvaient attendre.

Et pendant ce temps Kayerts et Carlier se nourrissaient de riz à l'eau, sans sel, et maudissaient la Compagnie, l'Afrique et le jour néfaste où ils étaient venus au monde !

Il faut avoir passé par ces épouvantables angoisses pour en comprendre l'horreur.

Et il n'y avait littéralement plus rien à la factorerie. Sauf du riz et du café, encore fallait-il boire le café sans sucre. Les quinze derniers morceaux avaient solennellement été enfermés par Kayerts, dans sa malle, pour les cas de maladie, car, expliquait-il à Carlier, qui approuvait : « Quand on est souffrant, un petit extra fait joliment plaisir ! »

Ils attendaient.

Maintenant une herbe drue envahissait toute la cour, et la cloche de travail ne résonnait plus jamais.

Les jours s'écoulaient, exaspérants et interminables.

Quand les deux hommes se parlaient, c'était pour échanger des paroles acerbes, et leur mutisme était plus amer encore, comme s'il eût reflété toute l'âcreté de leurs pensées.

Un jour, après leur maigre pitance de riz, Carlier s'écria :

– Ah ! que le diable l'emporte ! Si nous prenions, pour une fois, une vraie tasse de café ! ...

Allons, Kayerts, apportez le sucre ! ...

– Le sucre est pour les malades, dit l'agent sans relever la tête.

– Pour les malades, ricana l'autre, eh ! bien ... mais je suis malade, moi ! ...

– Vous n'êtes pas plus malade que moi, et je m'en passe bien ! ... dit tranquillement le chef.

– Allons, allons, pas de blague ... le sucre tout de suite ! Avare ! Négrier de malheur !

Kayerts se redressa blême. Carlier le considérait avec une insolence marquée.

Et brusquement il sembla à Kayerts que c'était pour la première fois qu'il voyait cet homme.

Qui était-il ? De quoi était-il capable ? ... Il ne connaissait rien de son passé ! ...

Une violente émotion l'avait saisi, comme s'il se trouvait en présence d'un danger nouveau, insoupçonné jusqu'ici.

Il sut cependant se maîtriser, et répondit d'une voix calme.

– Voilà une plaisanterie de bien mauvais goût, Carlier ; ne la répétez plus.

– Une plaisanterie, fit l'autre en bondissant sur sa chaise. Une plaisanterie quand je crève de faim, quand je suis malade ! ... Ah ! non, je ne plaisante pas ... et ce qui me dégoûte ... ce sont les hypocrites ! ... Oui, vous êtes un négrier ! Oui, vous êtes un marchand d'esclaves ! ... tout comme moi... comme les autres ! Il n'y a que des marchands d'esclaves dans ce damné pays ! ... Et maintenant apportez-moi le sucre ! Je veux avoir du sucre dans mon café aujourd'hui ... à tout prix ! ...

– Je vous défends de me parler sur ce ton, dit résolument Kayerts.

– Quoi ! ... Qu'est-ce que vous osez me défendre, hurla Carlier en se redressant.

Kayerts fut aussitôt sur ses pieds.

Je suis votre chef, commença-t-il en essayant de maîtriser sa voix qui tremblait.

– Vous dites ? glapit l'autre. De qui êtes-vous le chef ? ... Il n'y a pas de chef ici ! ... Il n'y a rien ... rien que vous et moi ! ... Allez chercher le sucre... Ane ventru ! ...

– Silence ! ... et dehors... tout de suite, s'écria Kayerts... Je vous démissionne, coquin !

Carlier s'empara d'une chaise. Il était devenu subitement dangereux.

– Attrape ça, feignant ! propre à rien de pekin ! ... tonna-t-il.

Pour l'éviter, Kayerts avait glissé sous la table, et la chaise alla frapper la muraille.

Mais comme Carlier essayait de renverser la table, Kayerts, en désespoir de cause, se rua sur lui, le repoussa, ouvrit la porte de la véranda et se réfugia dans sa chambre. Là, ayant mis le verrou, il s'arma d'un revolver et attendit haletant. Mais déjà Carlier lacerait la porte à coups de pieds, vociférant :

– Si vous n'apportez pas le sucre à l'instant, je vous tuerai comme un chien ! ... Allons ! ... Une, deux, trois ! ... Vous ne voulez pas ! C'est bien ! Je vais vous montrer lequel est le maître de nous deux ! ...

Croyant que la porte allait s'effondrer, Kayerts grimpa sur le châssis de la lucarne qui servait de fenêtre à la chambre. De cette façon il y avait toute la largeur de la maison entre lui et son agresseur.

Cependant, l'autre n'était pas assez fort apparemment pour démolir la porte, et Kayerts l'entendit faire le tour de la maison.

Aussitôt, il sortit lui aussi et se mit à tourner dans le même sens que son camarade et aussi vite que le lui permettaient ses jambes enflées. Il courait, étreignant son revolver sans bien se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Et successivement il vit la maison de Makola, le magasin, le fleuve, le ravin et les bois profonds. Une seconde fois, les mêmes objets passèrent devant ses yeux. Puis une troisième.

Le matin même, il eût été incapable de faire un pas, sans pousser un cri de douleur. Maintenant il courrait assez vite pour être toujours hors d'atteinte de l'autre homme. Cependant, il s'affaiblissait.

– Encore un tour et je suis fichu, pensa-t-il ! ...

Tout à coup, Carlier, qui était sur le devant de la maison, s'affala de tout son poids sur un siège en jurant.

Alors, ses propres jambes cédèrent également et il glissa par terre, le dos à la muraille. Sa bouche était sèche comme de la cendre et sa face trempée de sueur, et aussi de larmes. Que signifiaient toutes ces choses, bon Dieu ? ... N'était-il pas en proie à un horrible cauchemar ... et n'allait-il pas se réveiller fou ?

Peu à peu, il rassemblait ses esprits : « Pourquoi donc s'étaient-ils querellés ? Ah oui ! ... A propos de ce sucre ! Quelle absurdité ... Eh ! bien, mais il le lui donnerait ! Qu'en avait-il besoin, lui ! ... Et il commença à faire des efforts pour se redresser pris d'une sensation de sécurité soudaine. Mais, avant qu'il eût réussi à se mettre debout, la réflexion lui revint et le rejeta dans le désespoir : Si je consens à ce que me demande cette brute de soldat, il recommencera demain, après-demain, tous les jours ! Je deviendrai son esclave, et je serai perdu ... Le vapeur peut encore tarder des jours, des semaines ... peut-être ne jamais revenir ! ... Cette idée le fit trembler si fort qu'il fut obligé de se rasseoir. Il lui semblait qu'il ne pouvait plus bouger, qu'il ne se relèverait plus jamais. Et la pensée que sa situation était sans issue et que désormais la mort et la vie étaient également devenues difficiles et presque impossibles pour lui l'affolait.

A ce moment, il entendit l'autre qui repoussait sa chaise. Alors, comme par enchantement, il fut sur ses pieds. Puis, il écouta très ému.

La course allait-elle recommencer ? Mais de quel côté ? A droite ? A gauche ?

Encore une fois, des pas avaient retenti. Alors, à tout hasard, il s'élança vers la gauche, le revolver au poing.

Ce fut un terrible corps à corps ! Un seul cri de stupeur sortit de leurs deux gorges, en même temps que retentissait une formidable détonation suivie d'un éclair rouge et d'une épaisse fumée.

Assourdi, aveugle, Kayerts leva la tête :

– Ca y est ! ... je suis touché, dit-il, sacré soldat ! ...

Et il s'attendait à voir se pencher sur lui le visage de son ennemi pour se repaître de son agonie.

D'une main, il essaya de saisir un des montants de la toiture.

– Je suis mort ! ... gémit-il.

Mais à ce moment, il entendit la chute pesante d'un corps, de l'autre côté de la maison. Un long silence suivi, et ce fut tout.

Cependant la mort n'était pas venue pour Kayerts.

Son épaule seule était un peu contusionnée et il avait perdu son revolver.

Maintenant, désarmé et sans force, il attendait son sort.

L'autre homme ne bougeait toujours pas.

« Mais c'est un stratagème, sans doute, et bientôt il allait fondre sur lui ! Qui sait ... Peut-être le visait-il en ce moment. »

Après quelques minutes d'une agonie qui, bien qu'imaginaire, n'en était pas moins terrible, il se décida à aller au devant de sa destinée, soumis d'avance à toutes les concessions.

Comme il atteignait l'angle de la maison, en s'accrochant péniblement à la muraille, il défaillit presque.

Là, sur le sol, on voyait une paire de jambes rigides, dont la pointe des pieds était tournée en l'air.

Des pieds nus ... blancs ... chaussés de pantoufles rouges.

Une sueur glacée mouilla son front et il demeura hébété, sans comprendre...

Cependant, Makola avait surgi à ses côtés, et d'une voix tranquille :

– Venez donc, Monsieur Kayerts, vous voyez bien qu'il est mort !

– Mort ! ...

Alors, lui, Kayerts, était sauvé ! Un sentiment de délivrance en même temps que de gratitude inonda son cœur, des larmes se mirent à couler le long de ses joues, suivies de bruyants sanglots.

Makola s'était agenouillé devant le corps, il se rapprocha.

– Est-ce à vous ce revolver ? demanda le nègre en se relevant.

– Oui, dit Kayerts.

Puis, très vite :

– Il courait après moi pour me tuer ... Vous l'avez vu, n'est-ce pas ? ...

– Oui, je l'ai vu, dit Makola, mais il n'y a qu'un seul revolver ... Où est le sien ?

– Je n'en sais rien, dit l'agent d'une voix éteinte.

– Je vais chercher, dit doucement l'autre, et il fit le tour de la véranda, tandis que Kayerts demeurait assis fixant toujours le mort.

Un instant après, il revint les mains vides ; alors, pendant quelques minutes, il parut s'absorber, puis, silencieusement, il pénétra dans la chambre du défunt et en ressortit avec un revolver qu'il tendit à Kayerts.

L'agent ferma les yeux.

Tout se mit à tourner autour de lui !

Oh ! ... la vie était pire, bien pire que la mort ! ...

Il avait assassiné un homme sans arme ! ...

Makola médita encore un moment, puis dit à voix basse, en montrant le cadavre dont l'œil gauche était troué d'une balle : « Il est mort de la fièvre. »

Kayerts lui jeta un regard morne.

– Oui, répéta le nègre, je crois qu'il est mort de la fièvre. Enterrez-le demain.

Il retourna lentement vers son épouse, laissant les deux blancs en tête-à-tête dans la véranda.

La nuit vint.

Kayerts n'avait pas quitté le siège où il s'était assis. Il demeurait immobile comme s'il avait pris de l'opium. La violence des émotions par lesquelles il avait passé le plongeait dans un état de torpeur reposante.

En cette courte après-midi, il avait atteint le paroxysme de l'horreur et du désespoir, et maintenant, il trouvait presque une douceur dans cette conviction que la vie ne pouvait plus avoir pour lui de surprise ... la vie ... pas plus que la mort !

Assis près du cadavre ... il songeait laborieusement, et son cerveau s'emplissait de pensées nouvelles. Il semblait avoir, en quelque sorte, rompu avec son propre individu, et tout lui paraissait enfantin, vide et faux : son passé, ses croyances, ses goûts et antipathies, les choses vénérées ou méprisées autrefois.

Et c'est en face de l'homme qu'il venait d'assassiner qu'il se réveillait en cette sagesse nouvelle !

Tous les problèmes de l'humanité, il les discutait avec cette extra-lucidité que l'on observe chez certains déments.

Incidentement, il se dit que l'individu, couché là, avait été certainement une bête vicieuse... que les hommes meurent tous les jours par milliers, par centaines de mille ... et que dans le nombre cette mort était de bien peu de conséquence. Qu'elle n'avait, en tout cas aucune importance pour un être pensant, et lui ... Kayerts, était maintenant une créature pensante ! Toute sa vie, jusqu'à la minute présente, il avait été imbu des préjugés stupides du reste des humains ... mais à présent il réfléchissait. Il savait ! ... Il était en paix. La plus haute sagesse était descendue en lui !

Brusquement, il essaya de se figurer qu'il était mort et que c'était Carlier qui était assis, là, en face de son cadavre, à le considérer. Il réussit même si bien à se suggestionner qu'il ne sut bientôt plus lequel des deux était le mort ou le vivant.

Cette fantaisie macabre finit par le terrifier à tel point qu'il lui fallut un violent effort cérébral pour reprendre sa personnalité.

Alors son cœur eut un terrible battement et une sueur froide inonda son corps à la pensée du danger qu'il venait de courir.

« Devenir Carlier ! ... Quelle bonne blague ! ... »

Pour raffermir un peu ses nerfs ébranlés, il essaya de siffler. Puis brusquement s'endormit ou peut-être se figura qu'il avait dormi.

Ce qui est certain c'est qu'il était environné de brouillard, et qu'on avait sifflé dans ce brouillard.

Il se mit sur ses jambes.

Le jour se levait et une lourde vapeur planait sur la terre, une lourde vapeur pénétrante et silencieuse, la vapeur matinale des terres des tropiques qui enveloppe et qui tue. Buée blanche, immaculée et empoisonnée ! ...

Il se leva, vit le cadavre, leva les bras au ciel avec un cri, celui de l'homme réveillé d'un cauchemar qui se sentirait précipité dans une tombe.

– A moi ! A l'aide !

Un coup de sifflet aigu et strident lui répondit. Clameur inhumaine qui transperçait, comme un dard, l'épais linceul dont était enveloppée cette terre de misère.

Puis, trois appels identiques, courts et impatients, suivirent, et pendant quelques temps le brouillard continua à dérouler ses voiles impassibles dans le formidable silence.

Encore une fois, de nouveaux appels, rapides, aigus comme les gémissements exaspérés de quelque monstrueuse créature, traversèrent l'air.

C'était la voix *du progrès et de la civilisation* qui appelait Kayerts de la rivière.

Le progrès de la civilisation accompagné de toutes les vertus.

Oui ! ... la société appelait à elle son enfant afin d'en prendre soin, de l'instruire, de le juger et de le condamner.

Elle l'appelait pour qu'il rentrât dans l'enfer d'où il s'était échappé, et que justice se fit.

Kayerts entendit et comprit.

Il sortit, chancelant, de la véranda, laissant tout seul, pour la première fois, son compagnon. Puis, à tâtons, chercha son chemin à travers le brouillard suppliant, dans son ignorance, le ciel invisible d'annuler ce qui avait été fait !

.....  
Makola avait surgi dans le brouillard.

– Le vapeur ! ... c'est le vapeur ! On ne nous voit pas à cause de la brume et on siffle pour savoir où se trouve la station ! ... Je vais sonner la cloche ! ... Descendez vers le rivage, Monsieur, je sonne ! ...

Il disparut.



Kayerts ne bougeait pas. Les yeux levés, il regardait le brouillard qui continuait à s'amasser en vagues formidables au-dessus de sa tête, et il tournait sur lui-même comme un homme qui a perdu son chemin.

Tout à coup, dans la blancheur laiteuse, il vit se dessiner une masse noire, allongée en forme de croix.

Et comme il s'avavançait en titubant vers elle, il entendit la cloche de la station qui répondait par de tumultueuses trépidations à la voix impatiente de la sirène.

.....

Le directeur en chef de la grande Compagnie civilisatrice (puisqu'il est convenu que le mot civilisation signifie commerce) aborda le premier, et le brouillard du fleuve était si dense que le vapeur disparut à ses yeux.

Là-bas, dans la cour de la station, la cloche s'ébranlait sonore et infatigable.

Le directeur cria aux hommes du bateau :

– Venez donc, vous autres, il doit se passer quelque chose, car personne n'est venu à notre rencontre et cependant on sonne toujours.

Alors, il se mit en devoir de gravir la berge escarpée du fleuve.

Le capitaine et le mécanicien abordèrent à leur tour, mais comme ils atteignaient le rivage, le brouillard s'éclaircit et ils purent apercevoir la silhouette de leur directeur. Soudain, ils le virent reculer.

– Vite, vite, courez vers la maison, criait-il, je viens d'en trouver un ! Tâchez de découvrir l'autre.

Il en avait trouvé un, en effet !

Et lui, l'homme blasé, l'homme sceptique, se sentait bouleversé par la façon inattendue dont cette trouvaille s'était faite.

Rapidement, il sortit de sa poche un petit couteau, sans quitter des yeux Kayerts, suspendu par une lanière de cuir, à l'une des branches de la croix.

Evidemment, il avait dû grimper sur la terte qui était haut et étroit, et après avoir attaché le bout de sa ceinture à l'un des bras de cette croix, il s'était élancé dans le vide.

Ses pieds n'étaient qu'à deux pouces du sol. Ses bras pendaient, raides, de chaque côté du corps. Il paraissait se tenir debout, rigide et attentif. Mais une de ses joues, bleuâtre, reposait plaisamment sur son épaule et, irrévérencieusement, il tirait la langue à son directeur.